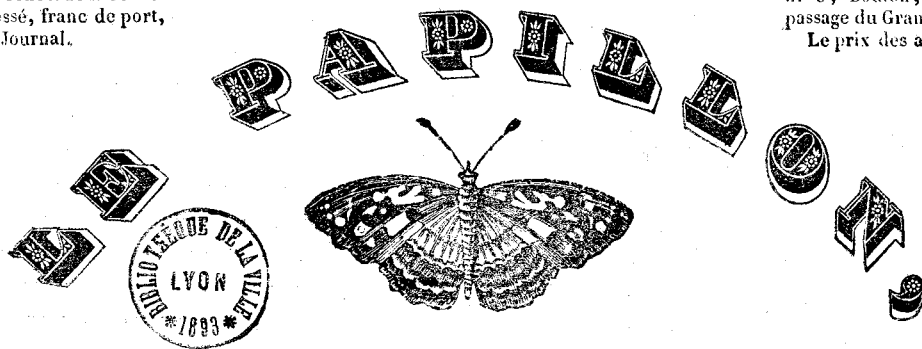


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M^{mes} Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

GRAND-THÉÂTRE.

MM. Lavillier et Durbec. — *La Sylphide*. — *La Comédie*.

Notre Grand-Théâtre semble enfin vouloir sortir de sa léthargique torpeur. L'opéra a fini sa lutte avec le public. A l'exception de M^{lle} Dominique qui doit débiter incessamment dans les fortes premières chanteuses sans roulade, la troupe lyrique est au complet. M. Durbec a terminé ses débuts, et le public l'a accueilli favorablement. Le répertoire depuis lors s'est ressenti de la double admission de MM. Lavillier et Durbec, et nous avons pu les juger dans *la Pie voleuse*, *le Comte Ory* et *Jean de Paris*. Nulle doute que ces deux artistes ne tiennent une place honorable sur notre première scène, s'ils veulent par l'étude et la méthode faire acquérir à leurs voix les qualités qui leur manquent encore. M. Lavillier laisse désirer plus de justesse dans les sons; et M. Durbec plus de puissance dans ses moyens.

M^{lle} Angélica a par son talent plein de grâce, donné une nouvelle vie à *la Sylphide*. Ce ballet a fait autant de plaisir que dans sa nouveauté.

Voici donc deux genres qui, par l'ensemble avec lequel ils sont montés, soutiennent leur réputation et sont appelés à exercer une heureuse et juste influence sur la curiosité publique.

Viennent donc des nouveautés comme *le Cheval de*

Bronze, et des reprises comme celle de *Robert le Diable*; et voilà le Grand-Théâtre remis en faveur.

La Sentinelle perdue a fait hier sa première faction. Cet ouvrage est faible et sans intérêt. Il aurait demandé à être joué vivement, et il n'était pas su. Il est tombé.

Nous ne savons en vérité quelle déplorable pensée a présidé à la composition de la comédie. Elle est devenue impossible par les lacunes qui existent dans le personnel. Voilà deux mois passés sans études, deux mois perdus pour la comédie: la voilà hors de service. Pendant ce temps le découragement s'empare de ceux de nos artistes qui aiment leur art et qui souffrent de toucher des appointemens sans jouer. Nous sommes à nous poser cette question. La comédie est nécessaire, indispensable à la marche du répertoire, et alors il faut lui donner de dignes interprètes pour la faire aimer, ou elle est inutile et ruineuse; alors n'en point avoir. Je n'examine pas ici ce qu'il y aurait de déplorable pour l'art et pour notre nationalité, que de laisser s'éteindre une de nos gloires françaises; je reste dans la question purement administrative. A quoi sert donc d'avoir une troupe de comédie imparfaite, si l'on ne peut avec elle monter aucun ouvrage et si l'on est obligé chaque soir d'emprunter un vaudeville du Gymnase pour compléter un spectacle. L'administration s'engage là dans une fausse route, et dans son intérêt nous devons l'en aver-

tir. Elle possède des sujets dont le talent et le zèle peuvent être utilisés d'une manière profitable pour elle. Plusieurs nouveautés ajouteraient un nouvel attrait aux représentations, et puisque l'opéra ne peut à lui seul composer un spectacle chaque soir, ayez donc recours à la comédie, son auxiliaire. Complétez bien vite son cadre. M^{me} Debrière, fort premier rôle, doit débiter incessamment. Puisse-t-elle mettre un terme, par son talent, au long repos du drame et de la comédie.

GYMNASE LYONNAIS.

Jeanne de Flandre, drame. M. Emile Taigny.

Jamais drame historique ne souleva de plus étranges récriminations. Puisant dans une partie quelque peu obscure de l'histoire, MM. Fontan et Victor Herbin s'étaient emparés de deux faits que personne ne conteste : l'existence de Jeanne de Flandre et la soudaine apparition d'un homme se disant Baudoin, comte de Flandre, cru mort depuis long-temps, et venant réclamer ses droits usurpés par sa fille. Tout allait bien jusque là ; mais il paraît que les auteurs, forcés de suppléer au silence des chroniques, ont éveillé les susceptibilités flamandes ; et voici M. Brun-Lavainne, directeur de la *Revue du Nord*, qui vient rompre une lance courtoise en l'honneur de la comtesse Jeanne, morte depuis 600 ans.

Suivant les auteurs, Jeanne n'arriva au pouvoir qu'en passant par tous les degrés du crime.

Suivant M. Lavainne, au contraire, Jeanne fut la bienfaitrice de la Flandre ; sous son règne l'ordre et la justice vinrent prendre la place de l'anarchie ; la servitude fut abolie.

Il est un fait cependant sur lequel les dissidens s'accordent : c'est l'arrivée imprévue d'un vieillard se prétendant comte de Flandre. Mais si M. Lavainne admet cet épisode du règne de la comtesse, il s'en faut bien qu'il l'explique à la manière des auteurs : D'après lui, en effet, ce prétendu comte de Flandre était un imposteur ayant de la ressemblance avec Baudoin, et qui fut excité par quelques nobles à venir se présenter comme le père de Jeanne et réclamer sa couronne de comte.

Selon les auteurs, ce vieillard était le véritable Baudoin ; sa fille le reconnut et le repoussa.

M. Lavainne, persistant à nier l'identité, fait arrêter, jurer et pendre l'imposteur aux portes de la ville.

MM. Fontan et Herbin rendent au vieillard sa couronne, après l'avoir débarrassé violemment de sa fille, la comtesse Jeanne, que M. Lavainne, beaucoup plus galant, s'il n'est plus véridique, fait mourir de sa belle mort, sur son lit de souveraine, entourée de bénédictions et des regrets du peuple, après un règne de trente années.

S'il nous fallait absolument choisir l'une ou l'autre de ces versions, nous adopterions plus volontiers celle de M. Lavainne ; mais ceci est affaire de pure fantaisie, car nous avouons humblement notre ignorance en pareille matière. Si des auteurs intéressés à connaître l'époque qu'ils voulaient peindre, ont pu s'abuser à ce point, quel fondement un peu solide pourrait avoir l'avis d'un critique parfaitement désintéressé dans la question ? Aussi, voulons-nous croire à la bonne foi des auteurs : rien ne justifierait, selon nous, le choix des couleurs dont ils ont assombri leur tableau, s'ils n'avaient, en leur âme et conscience, cru faire un tableau d'histoire ? Car, il faut le dire, la version de M. Lavainne renferme un drame tout aussi intéressant et bien autrement moral que celui de MM. Fontan et Herbin. Une princesse, à l'esprit libéral, brisant de ses mains le joug de servitude pesant sur son peuple, en guerre avec la noblesse dont elle détruit les privilèges, à la veille de prendre la couronne que lui dispute un aventurier ; tout cela vaut bien, et pour l'intérêt de la scène et pour la moralité de l'enseignement, l'adultère, le meurtre, le paricide, tout cet effroyable cortège de mauvaises passions donné par nos auteurs à leur Jeanne de Flandre.

Après cela, il est juste de reconnaître que, sous le rapport dramatique, MM. Fontan et Herbin ont tiré de leur sujet tout le parti possible. Le drame marche bien ; il est écrit avec une élégance et une énergie de style auxquelles ne nous ont point accoutumés la plupart des ouvrages venus de l'Ambigu-Comique ; et s'il n'a pas obtenu chez nous autant de succès qu'à Paris, c'est peut-être qu'il est monté avec moins de luxe, joué avec moins d'ensemble, et que d'ailleurs notre public, dont le goût s'épure chaque jour, a fait divorce avec ses anciennes sympathies pour les horreurs du drame moderne.

Une Chaumière et son Cœur est un vaudeville languissant et froid dont le principal personnage rappelle trop celui de lord Elmwood de *Simple Histoire*. Une jeune fille prend pour de l'amour ses souvenirs d'enfance, dans lesquels un certain John occupe une grande place ; elle le revoit, et bientôt désenchantée elle accepte la main de lord Volsey, qu'elle avait refusée par fidélité à son premier amour. C'est, comme on le voit, le triomphe du positif sur les illusions du jeune âge. M^{me} Herliska et Alexandre ont sauvé cet ouvrage par la manière dont ils l'ont joué. La scène où Vizenini fait revenir la jeune fille de ses premières impressions est trop chargée par cet artiste pour que l'erreur soit vraisemblable si long-temps.

C'est mardi dernier que M. Emile Taigny, du vaudeville, a donné sa première représentation sur le théâtre du Gymnase. Inconnu pour le plus grand nombre des spectateurs qui se pressaient dans la salle, appelé par son emploi à des rôles dont le public lyonnais n'appré-

cie que faiblement la difficulté et le mérite, ce jeune artiste est sorti victorieux de l'épreuve. Jamais le rôle d'*Edmond de Ramière*, dans *Un premier Amour*, n'avait été rendu, sur notre scène, avec autant de chaleur, de passion et de vérité. Jamais cet ouvrage, si remarquable d'ailleurs, n'avait été compris comme il l'a été, grâce à lui, dans cette soirée; et, si nous ne savions, nous, que M. Emile Taigny est justement apprécié du public parisien, nous partagerions volontiers l'étonnement de cette partie des spectateurs qui se demandait par quelle inexplicable fatalité, ce nom, si digne d'être connu, n'avait pas encore franchi les étroites limites de la scène du Vaudeville.

C'est qu'en effet M. Emile Taigny a déployé dans ce rôle les plus belles qualités du comédien. Il a rendu avec tant de bonheur les hésitations du jeune homme, placé entre la tendresse d'un père et l'amour d'une femme; il a été si vrai de passion, si fougueux dans sa jalousie, si naturel dans sa douleur; et tous ces sentiments, amour, jalousie, douleur, se reflétaient si bien de son âme à son visage que la scène et l'artiste avaient disparu pour les spectateurs, que tous, hommes et femmes, ont cru, un instant, se passionner pour une douleur réelle, assister au développement d'une action vraie, au dénouement d'une histoire de cœur, commencée et achevée sous leurs yeux. Cette émotion n'a pas dû échapper à celui qui la faisait naître; qu'il en garde le souvenir, car c'est là un succès que bien peu d'artistes ont obtenu sur notre scène.

M. Emile Taigny, dans *le Dernier des Chauny*, s'est montré délicieux de naïveté et d'innocence. Il nous a révélé qu'il possédait l'art difficile de rendre des natures tout-à-fait opposées. Il a été d'un comique aussi vrai dans *Paul* qu'il avait été plein d'âme dans *un Premier Amour*.

M. Clément a tenté une première épreuve dans l'emploi de comique. Cet artiste a échoué. Nous nous tairons devant sa retraite.

CARL.

— Mardi prochain aura lieu le bénéfice de M. Danquin. Cet artiste que le public apprécie de plus en plus et dont les progrès dans son art ont été si remarquables, ne peut manquer de recevoir dans cette circonstance une marque flatteuse de l'intérêt que lui portent les habitués du Gymnase. L'empressement des Lyonnais à se rendre à sa représentation à bénéfice égalera, nous aimons à le prévoir, le talent et le zèle du bénéficiaire. Voici la composition du spectacle :

La Nonne sanglante, drame en 5 actes, du théâtre de la Porte-Saint-Martin; *le Mari d'une Muse*, vaudeville en un acte, du théâtre du Gymnase, par MM. Bayard et Varner; *Christophe ou le Cuisinier dramatique*, vaudeville en un acte, du théâtre du Gymnase, par MM. P. Duport, Desvergers et Varin.

LA BELLE VEUVE. *

ROMAN INTIME, LECTURE DES JEUNES FEMMES.

Par Anatole Dumas.

Tel est le titre d'un roman que vient de faire paraître à Lyon un auteur lyonnais. C'est encore un pas de fait, une boule jetée dans l'urne en faveur de la décentralisation.

La Belle Veuve est un livre comme on en fait beaucoup aujourd'hui; il en est qui valent mieux et qu'on critique; il en est d'autres qu'on loue et qui valent moins. L'intrigue qui lie les chapitres de ce roman est peu de chose, ou plutôt il n'y en a pas. — Emma, jeune et jolie veuve, aime Anatole, disciple d'Esculape, qui la paie du plus tendre retour. L'amour partagé n'est pas long-temps malheureux; aussi le bonheur d'Emma et d'Anatole est-il porté à son comble dès la seconde entrevue. Anatole voudrait que l'hymen vint assurer la durée de son bonheur; mais Emma, qui connaît l'ambition de ses parens, et qui redoute un refus de leur part, ajourne tout projet de mariage, en jurant toutefois à Anatole qu'elle n'appartiendra jamais qu'à lui. — Sur ces entrefaites, le père d'Emma perd un procès qui le ruine, et comme il ne voit pas d'autre moyen pour ressaisir la fortune que de remarier sa fille, il lui impose l'obligation d'épouser un oncle fort riche. Anatole, ainsi que vous le pensez, combat ce projet en amoureux; mais comme il a autant de générosité que d'amour, il y donne bientôt son adhésion, et voilà Emma remariée. Le roman aurait pu finir là. Cependant un an après les deux amans se retrouvent dans le monde, Emma ayant presque oublié celui qu'elle aimait tant! mais cet oubli ne peut la préserver du mépris qu'Anatole lui jette; les remords, les souvenirs viennent alors s'emparer d'elle et la conduisent bientôt à la tombe.

Tel est l'échafaudage sur lequel repose *la Belle Veuve*. — Dans ce roman on trouve peu de situations neuves, et pas assez d'incidens qui renouvellent l'attention du lecteur. L'amour qui en est l'âme est souvent mal conduit, le voile de la pudeur surtout y est déchiré sans aucun ménagement. L'auteur nous dit dans sa préface qu'il a voulu faire triompher les sentimens du cœur sur les appétits des sens; et dans son œuvre les sens au contraire règnent en maîtres et parlent très-éloquemment, et cela sans aucun tact, sans aucune convenance. Il y a aussi quelques chapitres qui paraissent n'avoir point été faits pour l'ouvrage. De ce nombre est celui intitulé : *Sciences. Poésie, un Punch*. Les vers qu'on y lit sont nuls sous le rapport de la pensée et mauvais sous le rapport de la construction. La science

* A Lyon, chez Ayné, successeur de Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2.

et la poésie se trouvent là comme de vrais hors-d'œuvres, et ils portent en eux je ne sais quelle fatuité. Du reste, si le roman que nous annonçons donne prise à la critique, il mérite aussi quelques encouragemens. Le style en est facile et pourvu d'un certain charme, quoique peu châtié. Il y a aussi de jolis détails et quelques descriptions heureusement rendues. Nous attendons l'auteur à un nouvel ouvrage pour ne plus avoir à faire la part d'un début.

L'EUSTACHE CONSPIRATRICE.

Dans l'hiver de 1815, un colporteur auvergnat parcourait je ne sais plus quelle partie de la France, la balle sur le dos. Pour son malheur il était porteur, trait pour trait, de la figure d'un chef-conspirateur de ce temps là signalé à la police du lieu. On guette notre homme et on le surprend en flagrant délit parlant à des bergers et leur vendant — quoi? — des Eustaches. On empoigne l'homme et les Eustaches. C'est bien! Les Eustaches comme vous le savez ou ne le savez pas, sont marqués sur la lame. Ceux là portaient un *coq*, puis au dessous ces mots : *Avril, Fin*. Visiblement, cela voulait dire quelque chose. On se met donc à deviner quoi : enfin on y est. Ce *coq*, c'est un aigle, bien évidemment. — C'est l'aigle impérial. — Maintenant *Avril, Fin*. ou *fin avril*, c'est certainement la même chose, il n'y a qu'à retourner. Vous comprenez à présent... quels profonds scélérats! — Là dessus voilà mon colporteur auvergnat, accusé d'être un agent déguisé de l'empereur, parcourant les campagnes pour enrôler les paysans, distribuer le mot d'ordre et le signe de ralliement aux bonapartistes et leur annoncer le retour du Corse au printemps — *fin avril*. Or, dans ce temps là on ne plaisantait pas. Notre homme de se débattre comme vous pensez, d'en appeler dans son agréable patois à M. Avril de Saint-Étienne, qui lui a vendu ses Eustaches pour de beaux écus. D'abord, on écoute à peine le jargon de l'enfant d'Aurillac : certainement il dissimule, et on le félicite de jouer si bien son rôle. Pourtant, à force de lamentations du pauvre diable, on se décide à écrire à Saint-Étienne, et vérification faite, il se trouve que, — *Avril* est en effet le nom d'un très ancien fabricant. — Le *coq*, c'est le blason héréditaire de son commerce : et *Fin*, la qualité, ou, si vous aimez mieux, le titre de l'Eustache. On mit alors le colporteur en liberté ; bien plus, on lui rendit sa balle. Mais à l'avenir, il ne voulut plus de marques sur ses couteaux, on dit même qu'en demandant la suppression de ce dangereux ornement, il fut assez bon homme pour ne pas exiger de rabais.

A. G.

Une boutade très caractéristique de mistriss Djeck, éléphant de M. Huguet, a failli coûter cher à un jeune homme de Bruges. On sait que l'éléphant aime passionnément les friandises. Un jeune imprudent conçut la funeste idée de s'amuser au dépens de mistriss Djeck. Il lui présenta à diverses reprises des papillotes, mais toutes les fois que l'animal avide s'allongeait pour prendre le présent qu'on lui offrait, son adversaire retirait la main, et l'éléphant en était pour sa peine. Cette manœuvre ayant été remarquée de M. Huguet, il fit observer combien une pareille plaisanterie était déplacée à l'égard d'un animal aussi susceptible et d'un caractère aussi vindicatif. Mais l'imprudent spectateur ne tint pas compte de ces avis, et rappela de nouveau l'éléphant qui, ne se doutant pas d'une nouvelle mistification, se dirigea avec sa bonhomie ordinaire, vers celui qui l'avait déjà tant chagriné. Mais cette fois-ci l'affront fut sanglant; on ne lui refusa pas seulement le présent, mais on en régala sa fille miss Betsy. Alors mistriss Djeck perdit son sang-froid, et, sans avoir égard à la présence de son maître et d'une nombreuse assemblée, terrassa son adversaire, lui déchira une joue et mit ses habits en lambeaux. Heureusement, M. Huguet interposa son autorité et l'éléphant lâcha prise. Quoi qu'il en soit, ce jeune homme est forcé de garder le lit.

LA POLOGNE,

Scènes historiques, monumens, monnoies, médailles, costumes, armes, portraits, sites pittoresques, châteaux, édifices, églises, monastères, curiosités naturelles, peinture de mœurs, coutumes, cérémonies civiles, militaires et religieuses, danses, contes, légendes, traditions populaires, géographie, statistique, esquisses biographiques, éphémérides, littérature, poésie, beaux-arts, musique.



ÉDITÉE PAR UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS.

SOUS LA DIRECTION

DE LÉONARD CHODZKO.

60 Livraisons,

De chacune 8 pages, ou 16 colonnes de texte grand in-8°, ornées de gravures sur acier.

5 SOUS LA LIVRAISON.

On souscrit, à Lyon, chez tous les libraires.

CHABANNE,

PEINTRE EN MINIATURE,

Domicilié à Paris, rue de Cléry, n° 9, se trouve actuellement à Lyon, où il restera une partie de la belle saison. Il demeure rue des Fargues, n° 4, ou place Sathonnay, n° 6.